

Usual Victims



LES POCHEs DU DIABLE

Gilles Vincent

Usual Victims

Polar



Du même auteur aux éditions Au diable vauvert

LES POUPÉES DE NIJAR, polar, 2020

AMADEUS, polar, 2024

ISBN: 979-10-307-0659-8

© Éditions Au diable vauvert, 2022, 2024

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

« Tout le talent d'un grand menteur est de faire croire
qu'il n'a aucun talent pour le mensonge. »

House of Cards, saison 2, épisode 5

Première partie

1

Lundi 7 janvier, 6 heures

*Dans mon cœur rien ne change
T'es toujours là, mon ange.*¹

Sur les lèvres de Camille le refrain tourne en boucle.

Quand le ventilo achève d'effacer les derniers espaces de buée sur le pare-brise, elle peut distinguer, sur la route du plateau, incrustées dans le bitume encore gelé, comme des paillettes scintillantes, et lui reviennent les mots de ce chanteur dont elle a oublié le nom. D'abord la mélodie, avec ses airs de chagrin en embuscade, qu'elle se met à fredonner. Puis quand s'annonce la descente vers les faubourgs de Tarbes, les paroles lui reviennent par bribes et elle chante à tue-tête. *Où tu es j'irai te chercher, où tu te caches laisse-moi deviner...*

De larges virages vers la plaine, *t'es toujours là, mon ange* et cette ligne droite jusqu'à la zone commerciale.

Chanter à se briser la voix lui occupe l'esprit. Lui fait oublier, le temps d'un refrain, sa jeune chienne envolée depuis la veille au soir. Winky, border collie de trois ans, absente à l'heure de la pâtée et qu'elle n'a pas revue. Tard dans la soirée, elle a hurlé son nom au-delà du jardin, tard dans la nuit, elle s'est levée, a ouvert la porte de derrière, a sifflé tant qu'elle a pu dans le brouillard glacé.

1. « Alter ego », Jean-Louis Aubert, 2001.

Au loin, dans les fragments effilochés de brume, elle devine le centre commercial. Une fois dépassé le mastodonte, il lui faudra virer à droite, naviguer entre les boutiques, les magasins aux vitrines encore éteintes. *T'es sûrement baie des anges, sûrement là-bas, mon ange.*

Sur le siège passager, un paquet de blondes. Elle s'en colle une au coin de la bouche, descend légèrement la vitre. D'un geste elle remonte le col de sa doudoune, protège son cou de l'air coupant de janvier.

Après les derniers entrepôts, la petite Renault gagne le chemin d'Ours bordé de champs qu'on n'entrevoit qu'en partie, enveloppés d'une brumasse peinant à se déchirer.

Dans mon cœur, rien ne change, t'es toujours là.

Sur la gauche, comme l'iceberg meurtrier du célèbre film, sur quatre étages, surgit de la nuit la face nord de l'entreprise.

TITANIA, plus gros employeur du département.

Une cité en lisière de la ville, à la fois fourmilière et ruche sur des milliers de mètres carrés. L'année d'avant, des hommes par équipes complètes, organisés comme une armada, ont défriché la zone, comblé les tourbières, éclairci les halliers, rasé les haies, les buissons, déraciné les arbres. Et de ces hectares de terre meuble, à coups de subventions et de sueurs ouvrières ont émergé des hangars de géants.

Comme murmurent en chœur les salariés, une fois franchi les portails donnant sur la rue, Titania, c'est rien d'autre que l'enfer du décor. Et ça les fait rire.

Camille ralentit face à l'une des barrières de sécurité, fait descendre la glace qui couine entre les bandes de caoutchouc, tend son badge face au lecteur électronique.

T'es toujours là, mon ange, oui toujours là, mon ange.

Sans même enclencher la seconde, elle se glisse jusqu'au parking H, croise les collègues du poste de nuit, se gare en marche arrière comme l'oblige le règlement, coupe le

moteur et, dans le froid du matin, balance son mégot entre deux caisses. Comme ça, mine de rien, en regardant ailleurs, manière de ne pas attirer l'attention des types de la sécurité planqués derrière les caméras de surveillance.

Les mains enfouies au fond des poches, Camille rejoint le flux des manutentionnaires et autres pros du stockage, de l'emballage et de l'expédition express.

Dans cinq minutes, elle déverrouillera son casier métallique. Machinalement, elle ôtera ses boots à fourrure synthétique, pliera grossièrement son jean, enfilera le pantalon et la blouse aux couleurs de la boîte.

Dans six minutes, elle remarquera enfin l'enveloppe blanche glissée entre ses chaussures de sécurité.

Dans sept minutes, elle aura décacheté l'enveloppe un peu épaisse, aura lu les quelques lignes, senti dans sa poitrine une brûlure naissante, dans sa tête comme de l'inconsolable.

Dans huit minutes, elle laissera pendouiller le cadenas sur la serrure, enfouira la lettre dans une des larges poches de sa vareuse de nylon, ne prendra pas le chemin de son poste de travail.

Dans dix minutes, comme trois autres avant elle depuis deux semaines, elle s'extraira du flot de celles qui filent à leur affectation et s'enfermera dans une des pièces où l'on range le matériel électrique.

Une fois au calme, elle sélectionnera un échantillon de câble noir, se hissera sur une chaise et prendra une profonde inspiration. Elle glissera le lien autour du crochet fixé là, entre les traverses d'acier, pour y accrocher quelque outil, avant de confectionner avec soin, mais sans perdre de temps, un nœud de métal tressé.

Dans douze minutes, ses pieds battront le vide, le sang lui montera aux tempes, sa bouche s'ouvrira sur une langue tressaillant de peur panique, et lui viendront à nouveau les

mots qui disent que *rien ne change*, oui j'irai te chercher là mon ange...

Et dans cette ultime valse du noir absolu et de la pesanteur, dans le fracas du sang qui cherche une route où s'engouffrer, lui reviendront le titre, *Alter ego*, et le nom de ce chanteur, gueule d'éternel Gavroche à la voix d'ange déchu.

2

Martin

Je m'appelle Martin Delbard.

Je suis né à Dunkerque où j'ai grandi. Quand j'ai eu vingt-trois ans, j'ai quitté le Nord pour faire mes classes dans le 93. Élève officier dans la Police nationale à Aubervilliers.

Depuis, j'ai bourlingué un peu partout jusqu'à mon affectation, il y a cinq ans, au commissariat de Tarbes. J'ai le grade de capitaine et je dirige un petit groupe plutôt sympa. Un groupe, c'est beaucoup dire. Un binôme, en fait.

J'ai jamais cherché à faire carrière, pas trop mon style de gravir les échelons. Capitaine, ça me convient. Équipe réduite à sa plus simple expression, responsabilités à hauteur de ce que j'ai envie de gérer, pas trop d'emmerdes, c'est parfait.

Voilà pour le boulot.

Côté vie privée, ça n'a pas été de tout repos, comme on dit.

*

Du plus loin que je remonte dans mes souvenirs, mon attirance pour les garçons date de mon entrée en sixième. Avant, les gars, les filles, pour moi c'était pareil. Je m'en fichais. Pas de préférence. J'en avais rien à cirer, comme on dit. Mais lors de ma première année de collège, tout a basculé. Une sorte

de tremblement de terre, mais au ralenti. Avec des répliques, un peu plus tard. Plusieurs fois.

À l'époque, notre prof d'anglais avait pour habitude d'appeler les élèves par leur prénom, avec l'accent british, évidemment. Et moi, Martin, en anglais ça se dit Martine, c'est comme ça. Martine. On allait pas révolutionner la phonétique english pour me faire plaisir. Mais depuis le jour où ce con de Mister Wilson s'est mis à me donner du Martine en veux-tu en voilà, tous mes camarades de classe se sont fichus de moi. Et pas qu'un peu. Martine! Martine! qu'ils gueulaient à mes oreilles toute la journée. Martine, la gonzesse! Martine, la gonzesse! Une putain de moquerie qui allait devenir le refrain de mon année scolaire. Presque un hymne.

C'est à cette époque-là que j'ai commencé à faire des rêves bizarres. Je veux dire, pas comme d'habitude. Des rêves de gamins en maillot de bain, même de danseurs, genre Billy Elliot, dans le film.

À la maison, mon père me houspillait parce que je n'avais pas de copines. T'es comme moi, mon gars, t'es de la race des mecs, qu'il me disait, de la race des mecs! Tu ne vas pas virer tafiole, au moins? Manquerait plus que ça, dans la famille! Et moi, dans ma p'tite tête, je lui répondais, t'as raison, je suis de la race des mecs, d'accord, mais des mecs qui regardent les mecs, ducon!

Il a quand même fallu que j'attende d'être en seconde pour faire le grand saut. Enfin, le premier pas, comme on dit.

Régis Duprat, le prof de sport, j'avais bien remarqué qu'il se dandinait bizarrement, genre chaloupé grave. J'avais bien entendu tous les surnoms pourris dont il était affublé, style tarlouze, pédale, tapette, espèce de fiotte ou autre méchanceté.

Un soir où on avait match de hand, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai traîné dans les vestiaires et attendu que les autres soient partis. C'est là que ça s'est passé. Il m'a rejoint alors

que je laçais mes chaussures. Il s'est approché, s'est assis sur le banc, près de moi, et a posé une main sur mon cou. Même que je sentais son cœur qui battait dans sa paume. J'ai fermé les yeux et j'ai laissé sa bouche faire le reste.

Depuis, dans ce domaine-là, contrairement à mon parcours professionnel, je crois bien que j'ai gravi tous les échelons. D'apprenti, je suis vite passé maître. Expert, même.

Le jour de mes vingt et un ans, au repas d'anniversaire, j'ai fait mon outing, comme on dit. Mes deux frangines ont applaudi, ma mère qui m'a toujours défendu, m'a pris dans ses bras, m'a dit que l'essentiel c'était d'être heureux et de ne faire de mal à personne. Mon vieux, lui, il m'a juste tapé sur l'épaule, comme ça, gentiment. Il m'a dit que même si lui et moi on n'était plus tout à fait sur la même planète, je resterais son gamin jusqu'à la fin de ses jours. Dans son sourire un peu tordu, j'ai vu que c'était pas simple, dans son regard, au son de sa voix qu'était pas comme d'habitude, j'ai compris qu'il était chamboulé. Comme un chevreuil blessé qui reste droit, comme ça, à l'arrêt, un peu surpris, à regarder à droite et à gauche pour comprendre d'où est parti le coup. Immobile jusqu'à faire un ou deux pas dans la forêt avant de s'écrouler comme un arbre.

Au final, mon père a fait un infarctus. Juste trois jours après. Comme le cerf, il ne s'est pas relevé. J'ai jamais su si j'y étais pour quelque chose. C'est le destin, comme on dit.

*

Par la suite, m'intégrer à la grande maison, ça a été ma priorité. Par les temps qui courent, j'ai vite compris que si on ne la ramenait pas trop, on pouvait s'assumer comme homo sans problème, même chez les flics. D'ailleurs, chez nous, depuis le début des années 2000, il y a une assoce, *FLAG*, qui lutte contre les discriminations à l'encontre des gays, des

lesbiennes et des bisexuels au sein du ministère de l'Intérieur et du ministère de la Justice. En gros, en vingt ans à peine, on est passé du statut de paria à celui d'espèce protégée. Marrant, non? C'est mon vieux qui en ferait, une tête! Sa tapette de fils promis à un avenir de pestiféré qui finit avec le statut de spécimen à préserver, comme les requins blancs ou les pandas géants. Énorme!

Pour finir, il y a cinq ans, à peine débarqué à Tarbes, j'ai rencontré Florent, le facteur du quartier.

Trois ou quatre fois le courrier, un colis, deux recommandés: suffisant pour un vrai coup de foudre. À son sixième passage, je l'ai invité à boire un café. Il est entré, après une petite hésitation, style grand timide. Après la première tasse, je l'ai convié à l'épisode suivant, direct dans le divan. Il n'a pas dit non, genre déjà moins timide, et depuis, on ne s'est plus quittés. L'année dernière, on s'est pacsés, on a même acheté une maison sympa au bord de l'Adour, au sud de la ville. Depuis, on mène une petite vie tranquille pour couple modèle, comme on dit.

Au boulot, ma principale coéquipière, c'est Clémentine Rucher. Une Alsacienne de quarante et un ans. Elle vit avec une gonzesse de l'autre côté de Tarbes, près de la gare, depuis bientôt six ans. Du coup, ils nous ont collés ensemble. Ils étaient sûrs qu'entre nous, il n'y aurait jamais d'histoire de fesses, comme on dit. Finalement, ils n'ont pas eu tort. Avec Clem, on fait un duo d'enfer. Ni embrouilles, ni lézards. Je ne sais pas si c'est parce qu'on est gays elle et moi, mais quand on est sur une affaire, pas besoin de parler pour se comprendre.

Dans deux jours, on accueille un petit nouveau. Un jeune gars avec un petit handicap, c'est ce qu'on nous a dit. Le patron nous en parlera demain, histoire de préparer son intégration au mieux. Qu'il puisse se glisser dans le moule, comme on dit.

3

Clémentine

Depuis que je suis gamine, tout le monde m'appelle Clem, sauf ma mère qui m'a toujours donné du Clémentine. Peut-être parce que c'est elle qui a choisi mon prénom. Ou parce qu'elle n'est ni ma copine, ni ma pote, ni ma collègue, et encore moins ma chérie. Juste ma mère, bien à sa place.

Depuis toujours, Clem, ça me poursuit partout, comme un petit écho.

Dans quelques jours, le 9 janvier, j'aurai quarante-deux ans. Je vais fêter ça avec Maïa, ma compagne. Elle est née d'une mère écossaise et d'un père breton. Son vrai prénom, en vérité, c'est Maïwen. Comme moi, elle fait dans le diminutif.

*

Toutes les deux, ça va faire six ans qu'on file le parfait amour. Je suis sérieuse, pour de vrai, pas un nuage, pas une tempête, même pas une embuscade pourrie des sentiments. Et pourtant, au départ, c'était pas gagné. Elle, prof de français et moi, officier de police. En fait, pas sur la même planète. Mais pour être franche, si ça tient comme ça, c'est surtout grâce à elle, à son expérience. Parce que Maïa, contrairement à moi, elle est née amoureuse des femmes. Et

cet amour-là, depuis qu'elle est ado, elle le pratique comme une sportive de haut niveau. Une artiste, à sa manière. De ces sentiments-là, elle connaît tous les secrets, les pièges, les zones d'ombre, les points de rupture. Le moindre accident de parcours qui peut faire trébucher celles qui s'aiment, elle en décèle à l'avance l'existence. Aussi, je lui laisse me prendre la main et contourner l'obstacle. En elle, ma confiance est totale.

Pour résumer Maïa, je crois pouvoir dire qu'elle a tellement aimé de filles, que de cette partition-là elle est devenue virtuose. Alors que moi, c'est ma première histoire d'amour au féminin. Jamais connu de femme avant elle. Je veux dire, jamais embrassé, jamais touché, jamais couché. Même si des fois, j'ai eu comme des attirances. Mais je n'avais jamais osé. Trop peur d'être exclue, de me faire jeter.

Pour être franche, il y a longtemps que j'ai conscience de ne pas laisser les femmes indifférentes. C'est vrai, je ne les ai pas comptées les caissières, les coiffeuses, les nageuses à la plage ou à la piscine, les inconnues, au coin d'un bar ou au fond d'un restaurant. Ces femmes de toutes conditions chez qui ma simple apparition suffisait à faire pétiller le regard. Clairement, ça ne m'avait pas échappé.

Les mecs, je ne peux pas dire le contraire, j'ai adoré ça. Mais je dois avouer que dans les bras les plus tendres ou contre les joues mal rasées d'hommes d'un soir, au fond, il me manquait quelque chose. Un espace sans revanche à prendre, sans guerre de position, sans territoire intérieur à conquérir ni à perdre. Enfin un territoire sans fantôme paternel à retrouver, séduire ou mettre ko.

Entre Maïwen et moi, ni dominée, ni dominante. Pour la première fois, je me suis sentie libre, sans impression d'appartenance. Toutes les deux, on est liées par une tendresse folle, mais je ne ressens jamais la sensation d'être captive ou un tant soit peu prisonnière. On est côte à côte, indispensables

à l'autre, mais chacune dans ce qu'elle est. Un peu comme à Gibraltar, la mer et l'océan dans leur face-à-face.

Je sais, ça fait un peu genre poésie. C'est comme ça, j'y peux rien. Depuis que je suis avec Maïwen, je ne m'exprime plus comme avant. Il y a comme un désir de beauté qui s'est installé. Même dans les mots.

*

Depuis qu'on est ensemble, il m'arrive d'avoir envie d'utiliser les mots qui font de la musique. Comme dans les livres.

Avant Maïa, des bouquins, j'en avais peu ouvert. Mais à force de la voir sur un fauteuil, au creux du lit ou à l'ombre de notre cerisier, l'été, à s'immerger dans les pages pendant des heures, à force de voir naître sur son visage un sourire ou parfois une envie de pleurer, je lui ai demandé de m'initier. Comme elle l'avait fait pour nos bouches, nos mains et nos ventres, me montrer le chemin à suivre.

Le premier qu'elle m'a mis entre les doigts, *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée*. Dououreux, cruel, sordide mais aussi plein de courage. J'en suis sortie à la fois dévastée et grandie.

Le second, *Des souris et des hommes*. Au bout de cent quarante pages, jamais les mecs ne m'avaient autant bouleversée.

Et puis des choses plus légères, Anna Gavalda, Katarina Mazetti, Jonas Jonasson.

Plus tard, elle m'a fait toucher la poésie, et puis un peu de philo. Juste effleurer, le temps de comprendre que c'est un truc de la vie de tous les jours, avec des questionnements, du laïque, du religieux. Comme un orage de pensées, une sorte d'éternel Big Bang de l'esprit humain.

Voilà. La place des livres dans ma vie, c'est grâce à Maïa. En fait, si je devais résumer, ma nana, elle est ma mère, ma sœur,

ma pote, ma prof, ma compagne, mon amie, mon amante, mon mec, mon initiatrice. Tout à la fois. Et moi, pareil. Si ce n'est que moi, je suis sa prof de police. De ma bouche, le soir, elle écoute le récit des enquêtes. La description des procédures, des corps retrouvés, des chairs rougies, des déchirures, des pathologies. Elle dit que Martin, mon coéquipier, et moi, on navigue au cœur du monde. Et je crois que c'est vrai.

Martin, c'est mon capitaine, et ça fait cinq ans qu'on fait équipe. Depuis longtemps, il pourrait être commandant, voire plus haut encore, mais la grimpette en hiérarchie, c'est pas trop son truc. Martin, il veut rester peinard. Bosser juste lui et moi et vivre tranquillement son histoire avec le mec de sa vie, Florent, un jeune facteur super cool.

Avec Martin, on forme un duo de choc. Sans même se parler, je sais ce qu'il attend de moi, et inversement. Et puis, quand on planque pendant des heures, des fois des journées entières dans notre bagnole ou ailleurs, on se raconte tout, mieux que si on était frangin-frangine.

Si on avait été hétéros, un jour ou l'autre on aurait couché ensemble, c'est quasi sûr. Après, on aurait regretté, et puis ça aurait été comme une tache, un truc à la con qui nous aurait éloignés petit à petit.

Là, on sait que ça n'arrivera pas. Juste parce que dans notre vie de couple, chacun de nous est raide dingue de l'autre, et que le déplacement du désir, c'est pas notre religion.

Le truc chez lui qui me fait vraiment marrer, mais j'ai arrêté de le chambrer avec ça parce que j'ai compris que ça le gonflait sérieusement, ce sont ses tics de langage. Comme des *roc*² de bout de phrase, genre *comme on dit*, collé après le dernier mot. Dix fois par quart d'heure, et parfois plus.

Après-demain, on va intégrer une nouvelle recrue. Un jeune qui nous vient du Nord et qui a un petit problème

2. *roc* : troubles obsessionnels compulsifs.

dans la tête, mais rien de grave, c'est ce qu'on nous a dit. Faire équipe à trois, ça va changer la donne. Quelque part, le gamin, ce sera à Martin et moi de lui apprendre le métier. Un peu comme des profs.

Ou des parents, au fond.

4

Stéphane

Moi, c'est Stéphane.

J'ai eu vingt-deux ans le 21 novembre dernier.

J'ai le même prénom que Stéphane Mallarmé, Stéphane Bern, Stéphane Grappelli ou Stéphane Hessel. Avec des parents qui ne juraient que par les prénoms des années soixante, j'aurais pu m'appeler Martial, André ou bien Maurice. Au final, je ne m'en sors pas trop mal.

Si je parle de mes parents à l'imparfait, c'est parce qu'ils sont morts tous les deux. Noyés. Un accident de barque, il y a deux ans.

Si je devais me résumer en quelques mots, je dirais que je suis normal, mais pas tout à fait comme les autres. Ou que les autres ne sont pas tout à fait comme moi. Difficile de trancher.

Comme je ne cache pas ma petite différence, je pense qu'elle se remarque au premier coup d'œil, et je fais avec. Pas trop le choix.

*

J'aime bien les gens, mais je ne sais pas quoi leur dire. Je les observe, je les écoute, mais j'avoue que je ne comprends pas

grand-chose aux règles qui régissent leurs comportements, leurs interrelations.

Alors, je suis seul. Tout le temps. Ce que je veux dire, c'est que je n'ai pas d'amis. Juste des relations scolaires ou de voisinage. Cordiales, mais superficielles. Je veux dire, pas approfondies.

Je sais que ça a longtemps inquiété mes parents, enfin, surtout ma mère, parce que mon père... Mais je ne suis pas malheureux. Je m'entends bien avec tout le monde, et il se passe plein de trucs dans ma tête. Des trucs que j'adore. Comme des fêtes ou des feux d'artifice.

Pour tout dire, j'ai deux passions, et ça me rend heureux.

Ma première fascination, c'est pour le cinéma américain. Exclusivement les films policiers. Ça démarre par *La Nuit du chasseur*, de Charles Laughton en 1955, jusqu'à *J'ai infiltré le Klu Klux Klan*, de Spike Lee, sorti l'année dernière. Évidemment, ça passe par *Psychose*, *Le Silence des agneaux*, *Mystic River* et tant d'autres. Sur tous les films que j'ai vus et répertoriés, quatre cent vingt-neuf, pour être précis, je sais tout par cœur. Réalisateurs, années de sortie, scénaristes, comédiens, compositeurs de la musique, décorateurs, producteurs, anecdotes de tournage. Il y a même certaines répliques, elles sont tellement géniales que je les ai apprises par cœur comme si je devais les jouer un jour.

En plus, je suis sûr que ça m'aidera dans mon futur boulot de policier.

Si je me suis dirigé vers ce métier, c'est à cause de ma seconde passion. Celle-là, je n'en parle à personne parce que les gens penseraient que je suis cinglé ou un truc dans le genre.

Dans la commode de ma chambre, sous mes tee-shirts soigneusement pliés, j'ai planqué cinq carnets. Des Clairefontaine, format 9x14, 96 pages. Tous remplis.

Page après page, j'ai consigné ce que je nomme *le poids des choses*.

En fait, je pèse tout et je note le poids précis de chaque objet. Un trombone, un livre de poche de 328 pages, une feuille d'érable, une assiette de soupe aux asperges, une chaussette de sport, un des soutiens-gorge de ma mère, un moineau mort, une crotte de chien moyennement calibrée, une cuillère à café, un radis, une cigarette, un cendrier vide, une bouteille de vin, un ballon de foot, un de basket, un bonnet de bain, une boule de neige, une poignée de graviers...

J'utilise deux lignes par objet et j'en saute une entre chaque article. En tout, j'ai pesé et consigné le poids de quatre mille trois cent vingt « sujets ».

À la fin des fins, en dépit de mes milliers d'investigations, j'ai pris conscience que je ne pouvais appréhender le poids de certaines choses pourtant essentielles. Le poids du doute, par exemple. Celui du silence, aussi. Et dans la conscience, le poids du secret, celui de la culpabilité, du remords, sans oublier celui du soupçon...

C'est pour ça que je veux être enquêteur. Pour achever ce travail.

Par écrit, énumérer le poids du monde.

*

À dix ans, j'ai été diagnostiqué Asperger.

C'était un an après l'accident. Mais je n'aime pas parler de ça.

Depuis, autour de moi les avis sont unanimes – moniteurs de centre aéré, amis de la famille, médecins, voisins – tous me prennent pour un extraterrestre qui vit dans son petit univers, qui s'y sent bien et qui ne veut surtout pas en sortir. Tout le monde a d'abord cru que c'était à cause de mes blessures de l'année d'avant. Le fameux accident. Au final, ils ont

fini par me traîner chez le psychologue scolaire, puis chez le psychiatre, le pédopsy et finalement, ils ont trouvé un nom à mes problèmes : syndrome d'Asperger. Une sorte d'étiquette. Je crois que ça les a tous rassurés. En plus, un nom allemand, ça fait sérieux.

Depuis, j'ai lu des tonnes d'articles sur le sujet. Pour résumer, Asperger, c'est une forme dérivée de l'autisme. Je ne posséderais pas les codes innés de la communication entre humains, je serais dépourvu d'empathie, et je serais habité de passions autant obsessionnelles qu'étranges. Sur ce dernier point, je suis assez d'accord. Pour le reste, ça peut se discuter.

À la surprise générale, à l'issue de mon année de terminale, j'ai exprimé le souhait de m'orienter vers une carrière de policier.

En dépit des réticences familiales, je me suis préparé au concours et j'ai été reçu.

Vu que les pouvoirs publics encouragent l'intégration professionnelle des gens dits handicapés, j'ai pu intégrer l'École nationale de la police, à Draveil dans l'Essonne. Évidemment, je ne me suis pas fait d'amis, et encore moins d'ennemis. Comme d'habitude je me suis bien entendu avec tout le monde.

Pour moi, c'est important de démarrer par la base. Aussi, je veux d'abord être gardien de la paix. Ensuite, je passerai les concours internes pour devenir lieutenant de police. C'est comme ça que je vois les choses et personne ne me fera changer d'avis.

Dans le cadre de ma formation, après-demain, je vais rejoindre le commissariat de Tarbes, dans le 65, pour un stage de sept semaines. J'ai rendez-vous à six heures quarante-cinq.

J'ai hâte d'y être et de vérifier si le cinéma américain et le poids des choses peuvent vraiment aider à résoudre une véritable enquête.

C'est drôle, j'ai même pas le trac.

Juste peur qu'on se foute un peu de moi, une fois de plus. À cause de mon nom, Brindille.

Stéphane Brindille, dans un service de comptabilité ou dans le département administratif d'une grosse société, passe encore. Mais pour un futur flic, Brindille, mes futurs collègues vont peut-être trouver que ça sonne un peu léger.